

De Charles de Gand à Charles Quint : histoire d'une métamorphose

Michèle ESCAMILLA

Résumé

Passer d'une dynastie autochtone à une dynastie étrangère, à la mort des Rois Catholiques, a signifié pour les Espagnols – au seuil de l'époque moderne – un changement d'autant plus profond que leur nouveau roi fut aussi appelé à la tête du Saint-Empire. Cela supposait pour la double couronne de Castille et d'Aragon une projection nouvelle sur la scène européenne, une formidable – et coûteuse – ouverture, par son implication croissante dans la politique impériale du souverain. Les premières années du règne de Charles Quint, qui furent en ce sens déterminantes, exigèrent aussi du jeune monarque une impressionnante maturation. C'est ce début de règne que nous nous proposons d'évoquer ici.

Mots clés: Charles de Gand, Charles Quint, Espagne, Castille, Aragon, Saint-Empire.

Abstract

Shifting from an indigenous dynasty to a foreign dynasty at the death of the Catholic Kings signified for the Spaniards – who were on the cusp of the modern era – a radical change in governance, further encumbered by the fact that the new king was also called to the Head of the Holy Empire. The increasing involvement of the double crown of Castile and Aragon in imperial politics gave it a new dimension on the European scene, one that was to be sure costly, but that was nevertheless to yield an openness previously unknown. It is in this regard that the first years of the reign of Charles V were indeed critical, for they demanded a formidable maturation on the part of the young monarch. It is precisely these early years of Charles V's reign that will serve as the topic of our analysis.

Keywords: Charles of Gaunt, Charles V, Spain, Castile, Aragon, Holy Empire.

Le découpage chronologique d'un règne riche et complexe est toujours difficile. Dans le cadre de l'Histoire moderne celui de Charles Quint en est le plus représentatif. Un règne long, lourd des responsabilités qui s'imposèrent au souverain, condamné à devenir un « bagnard de la puissance¹ » ou ce « pathétique Atlante » vu par Ramón Carande². Un monarque qui s'est usé à la tâche, dans une errance continue d'un lieu à l'autre de cette monarchie « composite », de cet empire éclaté que hasard et calcul avaient placé sous sa domination.

1. F. BRAUDEL, « Charles Quint témoin de son temps 1500-1558 », in *Écrits sur l'Histoire II*, Flammarion, 1994 [article de 1966].

2. In *El Atlante patético (otros estudios sobre Carlos V)*, Editora Nacional de Extremadura, 1997. Dès 1951 l'auteur écrivait : « il est vrai, contrairement à ce qu'on a tant répété que Charles Quint, notre pathétique Atlante, portait le poids du monde ».

Un règne hérissé d'obstacles et grevé par les guerres qui a épuisé ses domaines les plus riches. Mais un règne glorieux. Les adjectifs s'es-soufflent à le qualifier : Fernand Braudel y voit une vie « glorieuse assurément, elle nous éblouit encore comme elle a ébloui les contemporains, amis ou ennemis ». Une gloire qui a marqué les pays qui en furent les piliers, comme l'Espagne, dont Miguel Angel Ochoa Brun, entre autres, souligne la dette : « Charles Quint allait offrir à la monarchie ses années de plus grand prestige et de splendeur³ ». Un règne qui s'acheva de manière à étonner le monde. Montaigne, dans ses *Essais*, l'érigea en modèle de sagesse⁴, et Braudel, quatre siècles plus tard, saluait ce détachement : « quel qu'en soit le secret, rien de plus lucide, rien de plus beau que cette fin voulue, préparée, acceptée avec courage, simplicité et grandeur d'âme ».

Ses abdications successives proclamées à Bruxelles entre le 25 octobre 1555 (Pays-Bas) et le 16 janvier 1556 (Espagne), sa retraite en Estrémadure près des hiéronymites de Yuste⁵, puis sa mort (le 21 septembre 1558) en disent long sur le règne et sur l'homme. Une agonie et une mort exemplaires qui sont l'illustration de la « bonne mort » prônée par Érasme – père de l'humanisme chrétien et maître à penser de l'Europe⁶ – et dont un Français a mieux que personne saisi la dimension spirituelle : « un tel homme est grand dans le geste même qu'il accomplit, où s'exprime toute l'hispanité chrétienne : ayant tout possédé, ayant tout renoncé, sachant ce qu'il a résigné et ce à quoi il tend, l'homme le plus puissant de la terre a surmonté la puissance : il a quitté ses biens et pris sa croix⁷ ».

Or une simple lecture du règne porte à croire que le pouvoir même fut une « croix ». Un sentiment que partageait le bénédictin Prudencio de Sandoval quand, à l'extrême fin du siècle, il faisait ce raccourci saisissant :

J'écris les plus hauts faits d'un siècle inquiet. Je dis les Empires, les couronnes, les sceptres que la vanité du monde estime et glorifie. Je raconte les guerres, la mort d'un demi-million d'hommes, les meilleurs de l'univers ; les incessants conflits d'un demi-siècle... Tels furent les accidents qui vinrent grever la Couronne que le ciel posa sur la tête de l'Empereur Charles-le-Grand qui, s'il en avait eu au début la connaissance qu'il en eut à la fin, aurait dit comme certain roi de la gentilité quand il la vit déposée sur le sol : « Précieuse plus qu'heureuse Couronne, si l'on te connaissait bien, personne ne se pencherait pour te recueillir : car ni la noble pourpre, ni le diadème ni le sceptre royal, ne sont autre chose qu'une servitude d'honneur et une charge pénible. » Charles, quoique ayant mérité le titre de Maximus

3. In *Embajadas y embajadores en la Historia de España*, Aguilar, 2002.

4. Livre II, chapitre VIII : « L'affection des peres aux enfans ».

5. Il y entra le 3 février 1557 ; le 31 mars 1520 il avait promis aux Espagnols un prompt retour : « *il fera de l'Espagne le jardin de ses délices, sa forteresse défensive, sa force d'attaque, son trésor, son glaive, son destrier, son havre de paix et son séjour privilégié* » ; fidèle à sa parole il choisit l'Espagne pour dernière demeure.

6. Le colloque *Funus/ Les funérailles* illustre ce concept de « bonne mort ».

7. DANIEL-ROPS (Henri Petiot, pseud.), « L'abdication de Charles Quint », in *La Mission de l'Espagne*, Plon, 1941.

et de Fortissimus, en a senti le poids car sa vie fut par elle en peu de temps consumée. Voilà pour quelle charge était né Charles Quint⁸.



Si la fin du règne impressionne, le début n'est pas moins stupéfiant. En marge des différentes périodisations, il en est une, asymétrique, qui retient l'attention : d'un côté les premières années – où tout se met en place – et, de l'autre, le reste du grand règne : six années d'une part, trente-six de l'autre, dans une perspective longue du règne, dont il faut poser les limites. Chose d'ordinaire aisée, mais qui se complique avec Charles Quint ! Duc de Bourgogne et Archiduc d'Autriche à six ans il le resta jusqu'en octobre 1555⁹. Roi d'Espagne en 1516 il cessa de l'être en janvier 1556. Mais il devint aussi, le 28 juin 1519, chef du Saint-Empire romain germanique, titre dont il fut déchargé le 28 février 1558¹⁰. Autrement dit, il fut seigneur des Pays-Bas et chef de la maison de Bourgogne de 1506 à 1555 ; roi d'Espagne – réunissant pour la première fois Couronne de Castille et Couronne d'Aragon – de 1516 à 1556 : *Carlos primero de España...* ; empereur de 1519 à 1558 : *...quinto de Alemania*, selon la formule espagnole.

L'Espagne n'ayant jamais fait partie de l'Empire elle craignit d'être subordonnée voire incorporée à lui. Ce royaume se considérait comme un «*imperium*» en soi selon une tradition remontant à Ferdinand 1^{er} (1016-1065), premier roi de «*León y Castilla*» ; le père Juan de Mariana confirmait en 1599 que «*depuis ce souverain il fut établi que l'Espagne n'était pas assujettie à l'Empire avec lequel elle ne reconnaissait ni ne reconnaît aucun lien de vassalité*». La raison de cette fière indépendance était que les rois de l'*Hispania* médiévale avaient reconquis eux-mêmes leurs territoires, au prix du sang et à leurs frais – sans l'aide de l'Empire –, des mains de leurs ennemis qui étaient, de surcroît, des infidèles.

L'élection de Charles Quint ravivait cette tradition d'*exemptio ab imperii*, qui allait compliquer la relation avec ses nouveaux sujets. Le Conseil de Castille, inquiet, s'interrogeait sur la situation du royaume par rapport au titre impérial¹¹. Le problème fut donc posé au souverain par le biais de la titulature ; certains voulaient l'appeler *empereur* même avant qu'il fût couronné ; mais d'autres disaient que puisque l'Espagne n'avait rien à voir avec l'Empire on ne devait pas l'appeler ainsi dans le royaume «*car roi d'Espagne valait mieux qu'empereur d'Allemagne*». Finalement

8. In *Historia de la Vida y hechos del emperador Carlos V Máximo, fortissimo, Rey Católico de España y de las Indias, Islas y Tierra firme del mar Océano* (Valladolid, 1604), Atlas/BAE, 1956. Né vers 1552 l'auteur avait l'avantage de la distance : entre 1500 et lui il y a toute l'épaisseur du siècle.

9. Il remit les terres patrimoniales des Habsbourg à Ferdinand dès 1522.

10. Désireux de se «*libérer de cela comme du reste*» il dut, devant les supplications de son frère et de son fils, différer sa démission, qui fut effective six mois avant sa mort.

11. Alonso de SANTA CRUZ dans sa *Crónica del Emperador Carlos V* (R.A.H., 1920) consacre un chapitre à cela : «*De cómo el Emperador Don Carlos después de elegido Emperador mudó el estilo de escribir y de una carta que dió confirmando la exención de España*».

on opta pour la mention «*Don Carlos Rey de romanos semper augusto electo Emperador, y Doña Juana su madre*¹², y el mismo Don Carlos, por la gracia de Dios, Reyes de Castilla y de León». Ledit Conseil obtint du nouvel empereur confirmation de cette *exemptio* car il signa le 5 septembre 1519 à Barcelone (entre élection et couronnement) un document qui levait toute ambiguïté. En voici l'essentiel :

Nos titres ont dû être ordonnés selon la raison, qui veut que l'Empire, qui est la plus haute et sublime dignité instituée par Dieu sur terre, précède les autres dignités séculières. Mais pour que ladite prélation ne puisse à l'avenir susciter dans nos royaumes d'Espagne ni préjudice ni confusion, notre volonté déclarée est que la liberté et l'exemption de ne reconnaître aucun supérieur, dont lesdits royaumes d'Espagne et leurs rois ont toujours eu la jouissance, leur soient confirmées et inviolablement respectées. Et pour que nul n'en ignore nous signons de notre main cette lettre et lui donnons force de loi comme pragmatique sanction.

Mais roi et empereur ne firent bientôt plus qu'un – notamment aux yeux de l'Europe – et le royaume fut, pour le meilleur et pour le pire, entraîné dans la politique impériale¹³ dont il devint partie prenante, plus «*donnante*» que prenante. Manuel Fernández Álvarez mettait le point final à l'introduction de son *Corpus documental de Carlos V* par ces mots :

Le *Corpus* démontre amplement que l'histoire de l'Europe de la première moitié du XVI^e, dans sa problématique et son évolution, est une question qui passionne et affecte l'Espagnol du temps, qui s'efforce collectivement de lui imprimer sa marque personnelle. Sur les champs de bataille, dans les luttes idéologiques (Trente y compris), dans les relations commerciales, à tous les carrefours de l'Histoire, on voit l'Espagnol lutter pour l'Europe, sacrifiant maintes fois ses propres intérêts pour les Européens. Autrement dit : jamais la Castille, ni l'Espagne entière, ne fut plus européenne que sous l'égide de Charles Quint.

Et, ailleurs, il concluait ainsi le «*bilan de la gestion imperiale*» :

Charles Quint fut le dernier grand empereur de l'Histoire, à la manière de Charlemagne. Pour l'Espagne son action fut déterminante car elle changea l'orientation tracée par les Rois Catholiques, pour une adhésion totale à l'Europe. Un siècle durant l'Espagne s'efforcera de remplir cette mission, qui sera finalement supérieure à ses forces¹⁴.



12. La question de préséance était délicate car la reine Jeanne ne cessa jamais d'être, malgré son incapacité à gouverner, «*reina y propietaria*» du royaume. Les Cortès n'auraient pas accepté de l'en dépouiller. Elle «*réigna*» officiellement jusqu'à sa mort (avril 1558).

13. Ediciones Universidad Salamanca (5 vol.) 1979-1981.

14. In *España y los españoles en los tiempos modernos*, Univ. Salamanca, 1979. C'est précisément ce changement de direction – par rapport à l'unification amorcée par les Rois Catholiques – que Claudio Sánchez ALBORNOZ ne pardonnait pas à la dynastie (voir dans *España, un enigma histórico* ces chapitres sans appel : «*Se interrumpe el hacer de España*», ou «*El cortocircuito de la modernidad*»).

L'inquiétude suscitée en Espagne par son élection fut une des premières difficultés auxquelles Charles Quint se trouva confronté, mais non la seule ni la pire. A-t-on mesuré l'importance de ces années [septembre 1517-juillet 1522] qui séparent l'arrivée du prince en son nouveau royaume – pour lui *terra incognita* – et son retour annoncé, l'énormité du poids qui accabla ses jeunes épaules, et la rude expérience que, derrière le faste bourguignon et la pompe impériale, cela suppose? Quand on observe cette période initiale du règne, capitale au plan politique pour l'Europe, on est frappé par la formidable maturation voire la mutation qui, de manière accélérée et sans apprentissage, transforma Charles de Gand en Charles Quint.

Le premier contact fut désastreux, pour des raisons multiples et complexes, qui remontent en fait au début du siècle et ont pris corps sous la difficile régence de Ferdinand. Le facteur déclenchant fut certes le comportement « colonial » des Flamands de cette cour venue du nord : leur attitude méprisante – notamment envers la sourcilleuse noblesse espagnole –, leur rapacité, leur néfaste influence sur un maître inexpérimenté, qu'ils poussèrent à bafouer les règles établies par la reine Isabelle¹⁵, dont le règne s'élevait déjà en modèle politique aux yeux des Castillans.

Mais la décevante impression que fit Charles de Gand joua aussi son rôle dans cette mésintelligence. Le cardinal Cisneros, régent de Castille à la mort de Ferdinand, s'en inquiétait déjà ; Alfonso Manrique de Lara l'informait du comportement du jeune Charles dans un courrier daté des Pays-Bas le 8 mars 1516 : il avait un noble fond, de bonnes dispositions, mais on le tenait à l'écart de tout, particulièrement des Espagnols qui se trouvaient là-bas et dont il ignorait la langue. Un peu plus tard, le 28 juillet, Diego de Ayala, homme de confiance du cardinal en mission à Bruxelles, lui adressait cet inquiétant message :

Les Flamands de son entourage sont comme je l'ai écrit à Votre Seigneurie, et leurs défauts ressortent chaque jour davantage : il faut absolument que dès que le Roi aura débarqué Votre Seigneurie, avant tout autre, le prenne en main, afin de cacher certaines choses qu'il ne serait pas bon que d'autres découvrent ; non point qu'il ait quelque défaut, mais parce qu'ils l'ont élevé de telle manière qu'il est renfermé et leur est si soumis qu'il donne une impression qui ne correspond pas à ce qu'il est vraiment.

Cette « mainmise » n'aura pas lieu car le cardinal mourra juste avant la rencontre. Mais à distance, dans une lettre du 12 décembre 1516, il avait adressé au jeune roi, qui tardait à se rendre en Espagne, cette judicieuse mise en garde :

Votre Altesse connaît déjà la grandeur de ces royaumes, qui sont les siens. Leur nombre et leur puissance, ainsi que les Grands et les nobles seigneurs qui s'y

15. Le comble fut l'attribution de l'archevêché de Tolède à un homme de vingt ans, neveu de Chièvres, contre la volonté de la reine Isabelle (morte en 1504) de ne pas confier ces fonctions à des étrangers et qui avait obtenu pour ce faire le *Patronato Real*.

trouvent en grand nombre font que personne ne les peut facilement gouverner ni maintenir en paix et dans l'obéissance qui convient sans un grand pouvoir et une grande autorité. C'est ce qu'on a vu et constaté par le passé. Votre Altesse, qui est leur Roi et Seigneur naturel, étant absente a besoin de tout le pouvoir que notre Seigneur lui a donné pour les tenir en main et les dominer. Car si les précédents Rois, vos géniteurs, ont dû, tout en étant présents, montrer leur puissance, que dire de Votre Altesse, qui en est absente¹⁶.

Après une arrivée rocambolesque le 19 septembre 1517 sur une plage des Asturies où personne ne les attendait, le souverain et sa cour causèrent déception sur déception aux Castellans. Guillaume de Croÿ seigneur de Chièvres, qui tenait littéralement Charles sous sa coupe¹⁷, gouvernait à sa place, lui évitant le contact avec ses sujets qui, irrités, prirent l'un et l'autre (et tous les Flamands) en aversion. De méchantes rumeurs se mirent à courir : on qualifiait le jeune roi d'« insociable, d'allemand et d'ennemi de la nation espagnole », de « débile et inutile », on se complaisait à détecter en lui la folie de sa mère. Le populaire faisait preuve parfois d'une audace inconcevable, comme l'illustre cette anecdote : « le roi fut reçu par la ville de Calatayud dans la joie et l'allégresse. Alors qu'insouciant et la bouche ouverte il descendait une rue un paysan du coin s'approcha et lui dit : "Ferme ta bouche, Monseigneur, car les mouches d'ici sont insolentes". Le roi dit qu'il acceptait le conseil car de la bouche du sot sort le plus sage des mots. Et il lui fit donner trois cents ducats parce qu'il était pauvre¹⁸ ».

Plus sérieusement les députés des Cortès¹⁹ l'avaient sans ménagements rappelé à ses devoirs en insistant sur le fait que : « régner selon la justice exige que lorsque les sujets dorment, les rois veillent. C'était ainsi qu'il devait faire, car en vérité il était le mercenaire de ses vassaux qui, pour cette raison, lui donnaient une partie de leurs fruits et de leurs biens, mettent leur personne à son service quand on les appelle, et qu'ainsi le roi était, par contrat tacite, obligé de faire justice aux siens ».

Lorsqu'au bout de trente-deux mois de présence et d'incompréhension le roi dut repartir, en mai 1520²⁰, il laissait un pays au bord de la révolte ; elle éclata sur ses talons, se développa en son absence, et mit son trône en péril avant d'être matée par la noblesse enfin sollicitée : ce mouvement, sur la nature duquel les historiens divergent, constitua le premier conflit

16. Documents publiés par Manuel GIMÉNEZ FERNÁNDEZ, in *Bartolomé de Las Casas*, vol. I, 1953.

17. Depuis dix ans il ne quittait ni de jour ni de nuit le jeune Charles, prenant ainsi sur lui un ascendant excessif.

18. L'anecdote (située en mai 1518) fut recueillie par Francés DE ZÚÑIGA dans sa *Crónica burlesca del emperador Carlos V*, chap. IV ou VI selon l'édition utilisée (Crítica 1981, ou Univ. Salamanca 1989). Santa Cruz évoque un certain Pero Cuello qui aurait publiquement qualifié le roi de « *gamin stupide dépourvu de jugeotte, incapable de gouverner, et qui ne faisait que ce qu'un Français [Chièvres] lui disait de faire* ».

19. Ouvertes le 21 mars 1518 à Valladolid ces Cortès de Castille reconnurent, selon la tradition espagnole, le nouveau souverain.

20. Pour recevoir la couronne impériale en Allemagne.

grave – et qui plus est, interne – du règne : ce furent les *comunidades* de Castille, doublées par les *germanías* du royaume de Valence, qui mirent une partie du royaume à feu et à sang²¹.

Pendant, lorsqu'en juillet 1522, selon la promesse faite aux Cortès en 1520, Charles Quint regagna le royaume – enfin apaisé – c'était un autre homme : les Espagnols ne s'y trompèrent pas... M. Giménez Fernández situait la transformation en ces termes :

Il est évident que durant son séjour en Espagne (1517-1520) Charles n'avait pas encore « pris » ni en tant qu'homme ni en tant que gouvernant. Ce n'est pas à ce moment-là que son intelligence tardive a mûri : à notre avis, et compte tenu de la surprise que la mutation qui s'était produite chez l'Empereur dans son comportement envers ses sujets, à son retour d'Allemagne, causa à nombre d'entre eux, cette renaissance ou développement de son intelligence se produisit vers 1522 après la mort de Croÿ²².

Celle-ci survint à Worms en mai 1521 à un moment très difficile pour son impérial disciple, pour qui le coup fut affectivement très rude ; mais par ailleurs, selon le mot de J. Pérez, « la mort l'a émancipé de la tutelle jalouse de Chièvres²³ » ou, selon Ramón Menéndez Pidal, de la « tendresse annulante » de son mentor. Trois mois après la mort de ce dernier, Pietro Martyr d'Anghiera, dans une lettre datée de Valladolid le 13 août 1521, se faisait l'écho de nouvelles venues d'Allemagne : « ceux qui l'ont vu assurent que ce dernier a désormais de la barbe, et qu'il émane de son visage aimable et viril une sereine majesté. Rien de surprenant puisque le 24 février il a eu vingt et un ans, même si chez les Habsbourg on mûrit d'ordinaire avec un certain retard²⁴ ».

L'adolescent immature et politiquement inexpérimenté de 1517²⁵ était devenu un véritable souverain. C'était un homme métamorphosé qui leur revenait : Charles de Gand était devenu Charles Quint... La nature joua son rôle dans ce processus mais, plus encore, la rude expérience que la conjoncture lui imposa d'emblée. Rappelons-en les points forts, qui donneront la mesure de cette maturation forcée.



La nouvelle de l'élection avait obligé le souverain à écourter son séjour en Catalogne et à faire faux bond aux Valenciens²⁶. De nouvelles Cortès

21. Nous renvoyons au maître ouvrage de Joseph PÉREZ, *La Révolution des «Comunidades» de Castille (1520-1521)*, Université de Bordeaux, 1970.

22. M. GIMÉNEZ FERNÁNDEZ, *Bartolomé...*, *op. cit.*, vol. II, 1960.

23. In *Histoire de l'Espagne*, éd. Fayard, 1996.

24. *Epistolario de Pedro Mártir de Anglería*, CoDoin, 1957. Soulignons l'importance de cet humaniste italien grand témoin du règne des Rois Catholiques et du début du suivant.

25. Lui qui avait reçu une éducation de chevalier mais aucune formation politique veillera à celle de son héritier : en lui confiant la régence du royaume et en rédigeant à son intention d'admirables *Instructions*.

26. Un grief qui s'ajoutant à d'autres déclenchera les *Germanías*.

ayant été convoquées en Galice il fallut retraverser l'Espagne. Or un incident survenu à Valladolid révèle l'état d'esprit du royaume :

Dans ladite cité de Valladolid s'était formé un complot destiné à tuer M. de Chièvres et tous les Flamands et à arrêter l'Empereur pour l'empêcher de quitter l'Espagne ; pour ce faire on sonna le tocsin de l'église Saint-Michel, de sorte qu'en une heure toute la ville était en armes. Comme il arriva aux oreilles de Chièvres que des hommes armés circulaient en criant « Vive le roi Don Carlos et mort aux mauvais conseillers! », en homme fûté qu'il était et en tant qu'étranger il craignit pour lui-même et, à midi, sous une pluie battante, il fit monter l'Empereur avec lui sur un cheval, et ils quittèrent la ville sans être remarqués ; ils arrivèrent à Tordesillas terrorisés, furieux, et morts de faim²⁷.

Ces Cortès de 1520 furent les plus tumultueuses du règne : « la préparation et le déroulement de ces Cortes achèvent de dresser contre le roi la majorité du pays. C'est entre février et mai 1520, avant le départ de la cour, que se constitue définitivement dans ses lignes maîtresses l'idéologie de la future révolution comunera ». Le 20 mai le roi embarquait à la Corogne pour gagner l'Allemagne impériale. En juin éclataient les premières émeutes, le 21 août Medina del Campo était la proie des flammes, le pouvoir royal – représenté par Adrien d'Utrecht²⁸ – était en grand danger : « le 31 août le pouvoir royal, isolé, désarmé, paraît sur le point de s'effondrer » ; la révolution triomphait avec la « Santa Junta » : « en septembre 1520, la Junta s'affirme comme le seul pouvoir de fait en Castille », constate J. Pérez. Mais bientôt les événements prenaient un cours différent : le 21 septembre la régence fut transformée en Triumvirat²⁹ et, de son côté, la « Junta » fut affaiblie par la dissidence interne, l'antagonisme des chefs, et le glissement vers l'extrémisme.

En effet, au moment où les *comunidades* semblaient triompher elles commencèrent à se déliter. Les rivalités au sein des villes y contribuaient, mais surtout le fait que le mouvement prenait un virage anti-aristocratique. Au cours de l'hiver 1520 il se transforma en lutte sociale contre la noblesse. Le 10 avril 1521 (soit treize jours avant la défaite finale) représente le point culminant de ce mouvement anti-seigneurial, la « Santa Junta » proclamant que la guerre serait dorénavant menée à « à feu, à sang et à sac » contre les terres et les propriétés « des Grands, des nobles et autres ennemis du royaume », ce qui donnait à réfléchir aux oligarchies. Ainsi, souligne John Elliott : « un mouvement qui avait débuté comme un soulèvement national

27. SANTA CRUZ, *Crónica...*, *op. cit.*

28. Le Hollandais Adrien d'Utrecht fut le précepteur de Charles de Gand ; Guillaume de Croÿ et lui furent les deux hommes chargés de l'éducation du prince. Ami d'Érasme, Adrien était un saint homme qui ne connaissait rien à l'Espagne ; mais le jeune Charles lui confia néanmoins le royaume à son départ. Élu pape le 9 janvier 1522 il quitta l'Espagne, et mourut le 14 septembre 1523.

29. Adrien d'Utrecht gouvernera désormais avec le Connétable et l'Amiral de Castille, ralliant ainsi une noblesse jusque-là réticente et méfiante.

contre un régime étranger, prenait un caractère de plus en plus marqué de révolution sociale³⁰».

Les troupes royalistes écrasèrent finalement l'armée des insurgés à Villalar le 23 avril 1521³¹, et lorsque Charles Quint regagna son royaume en juillet 1522 tout était terminé : il ne lui restait qu'à publier un *Perdón General*, ce qu'il fit à Valladolid le 1^{er} octobre. Le conflit, dont l'issue était au départ fort incertaine, aura duré un an. Ainsi prenait fin ce que M. Fernández Álvarez a qualifié de «formidable coup de heurtoir frappant la porte de notre Renaissance³²». Mais c'est avec cette grave préoccupation en tête que le jeune Charles Quint dut affronter, loin de l'Espagne en révolte où se jouait sa couronne, les premiers problèmes internationaux dont, pour la plupart, il ne verrait la fin qu'avec celle de son règne sinon de sa vie.



Alors que les *comunidades* étaient à leur paroxysme eut lieu le 23 octobre 1520, dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, le couronnement³³. La cérémonie – une messe d'Épiphanie interrompue par les phases du sacre – était de nature à impressionner un prince de vingt ans, éduqué dans la tradition chevaleresque et conscient du poids de l'héritage³⁴. En outre il voyait pour la première fois les princes de cet Empire qui occuperait une grande partie de sa vie, et serait le théâtre de ses plus grands espoirs et de son pire échec...

C'était aussi une sorte d'ordination qui exigeait de l'impétrant un engagement solennel. Conduit devant l'autel il s'étendait face contre terre et bras en croix tandis que l'assemblée chantait les Litanies des Saints... Une fois relevé il s'engageait à défendre la foi, l'Église et ses ministres, les royaumes que Dieu lui avait confiés, les droits et l'intégrité de l'Empire ; à être le défenseur et le rempart du pauvre comme du riche, de la veuve et de l'orphelin ; à se montrer obéissant et fidèle envers l'Église de Rome. Puis l'officiant proclamait les paroles d'engagement du royaume. Le jeune empereur ayant reçu l'onction et revêtu l'habit blanc de diacre et le manteau de pourpre, le couronnement commençait : on lui remettait l'épée, l'anneau, le sceptre et le globe, le tout scandé par prières et formules – «*Accipe gladium... Accipe dignitatis annulum... Accipe...*» –, après quoi trois archevêques posaient ensemble sur sa tête la couronne d'or de Charlemagne. Pour la dernière fois «la splendeur et la gloire du

30. In *La España imperial 1469-1716*, Vicens-Vives, 1987 (éd. anglaise, 1963).

31. Soit cinq jours après le face-à-face avec Luther, mais le roi l'apprendra bien plus tard.

32. In *Poder y sociedad en la España del Quinientos*, éd. Alianza, 1995.

33. Le chef du Saint-Empire romain germanique devait être couronné deux fois : en Allemagne, ce qui le constituait en Roi des Romains, et par le pape, qui lui conférait la plénitude du pouvoir impérial. Charles Quint, couronné par Clément VII en 1530, fut le dernier souverain à l'être, et son prédécesseur ne l'avait pas été.

34. L'Empire était électif mais le titre revenant depuis près d'un siècle aux Habsbourg, il s'agissait d'une sorte d'héritage.

Saint-Empire germanique s'étaient manifestées»³⁵ : elle ne manqua pas d'éclairer le jeune empereur sur sa nouvelle responsabilité. Six mois plus tard il l'éprouvait douloureusement à Worms.

Henri Lapeyre, affirme qu'«avec le Saint Empire au sens restreint, c'est-à-dire l'Allemagne, nous abordons la partie la plus difficile de l'histoire de Charles³⁶». Rien de plus vrai... Dès l'élection de 1519 l'Allemagne occupa une place importante dans l'esprit de Charles Quint et dans son action, la fonction impériale se plaçant au-dessus des autres. Peu après le sacre le nouvel empereur allait affronter les vieux renards du Saint-Empire, qui comptaient bien n'en faire qu'une bouchée. Comme si l'angoisse de cette confrontation n'eût pas suffi «l'affaire» Martin Luther fut rajoutée à l'ordre du jour.

Pour Charles Quint tout commençait en fait à Worms, où la Diète s'ouvrait en janvier 1521. Avant même l'engagement d'Aix-la-Chapelle il avait exprimé sa conception de la mission impériale : défendre la Chrétienté occidentale face à toute agression, extérieure ou intérieure³⁷. Il avait déclaré aux Cortès de 1520 avoir accepté «cet empire et les accablants soucis et constants voyages que cela supposait afin d'écarter de notre religion chrétienne de grands maux qui sinon n'auraient point de fin».



Or jamais le Saint-Empire ne s'était trouvé aussi menacé dans son intégrité. Les deux hommes qui devaient incarner cette menace ont surgi sur la scène de l'Histoire au moment même où Charles Quint commençait à régner : d'un côté, Soliman 1^{er} qui, investi du pouvoir juste avant lui, se lançait dans une vaste politique d'expansion, visant le flanc oriental du Saint-Empire et la Méditerranée occidentale, qui baignait les possessions espagnoles et italiennes du roi d'Espagne ; de l'autre côté, le frère Martin Luther qui, après avoir affiché ses 95 thèses le 31 octobre 1517, était devenu l'ennemi de Rome.

Luther, irréductible, résista à sa hiérarchie et même au pape en cette année 1520, capitale dans la naissance et l'affirmation de la Réforme : «l'année qui s'est écoulée entre 1518 et 1519 vaut un siècle», souligne Pierre Chaunu selon qui nous arrivons à «cette fameuse année 1520 des nouveaux commencements, l'année 0, l'année fondatrice du second pôle de la Chrétienté. La personnalité de Luther domine l'année 1520. La Réforme luthérienne explose : 1520, l'année charnière, l'année zéro de la Réformation»³⁸. Parallèlement Léon X publiait en juillet la bulle

35. Hermann HEUSCH, «Le sacre de Charles Quint à Aix-la-Chapelle», in *Fêtes et cérémonies au temps de Charles Quint*, Paris, CNRS, 1960.

36. Dans l'excellent «Que-sais-je» qu'il a consacré à Charles Quint en 1971.

37. C'était depuis l'an 800 la raison d'être du Saint-Empire et de son chef.

38. P. CHAUNU, *Le temps des Réformes. Histoire religieuse et système de civilisation. La Crise de la chrétienté*, Fayard, 1975. Préface à l'édition de *La Confession d'Augsbourg et l'Apologie* de Philipp Melanchthon, Le Cerf, 1989. *L'aventure de la Réforme. Le monde de Jean Calvin*, Complexe, 1991.

condamnant les propositions de Luther, qui la brûla publiquement le 10 décembre : avant la fin de l'année le point de non-retour était atteint. Le 3 janvier 1521 Rome rendait l'excommunication exécutoire par les autorités civiles incarnées en l'occurrence par l'Empereur et la Diète. Tels étaient les deux protagonistes du drame : un jeune empereur au seuil de son règne, et un moine révolté dans la plénitude de sa maturité spirituelle et prêt au sacrifice.

Grâce à l'imprimerie les idées de Luther s'étaient déjà largement répandues, lui attirant beaucoup de partisans prêts à tout. L'Allemagne en cet hiver 1521 était dangereusement surexcitée ; selon le légat Jérôme Aléandre, neuf Allemands sur dix criaient « Vive Luther » et le dixième « Mort au pape ! ». Lucien Febvre, évoquant le voyage du frère Martin vers Worms, a raison d'écrire que « c'était une force en marche ». Les deux légats du pape harcelant le souverain depuis septembre à son sujet, on décida de le convoquer devant la Diète. Tirailé entre l'Électeur de Saxe (qui protégeait Luther), le nonce, son confesseur et ses conseillers, eux-mêmes très partagés³⁹, Charles Quint hésitait : selon Rome il lui incombait d'exécuter la sentence sans autre forme de procès, mais il était de règle dans l'Empire qu'aucun Allemand ne soit condamné sans pouvoir s'expliquer. Or c'était cette tradition-là mais aussi l'autorité de Rome que l'Empereur – qui faisait là son difficile apprentissage – venait de s'engager à respecter et à défendre... Il finit par trancher dans un sens conciliant : Luther serait entendu mais dans un cadre imposé par l'Église.

Tous les historiens s'accordent sur l'importance du face-à-face entre le grand hérésiarque et le tout jeune empereur : « peu de rendez-vous historiques ont eu autant de transcendance », estime M. Fernández Álvarez. Pour P. Chaunu « la présence de Charles Quint à Worms est un grand moment : deux hommes et un enjeu, le destin du monde ». D'un côté, celui dont on écrira qu'il fut « ce titan de la théologie qui mit en pièces la chrétienté »⁴⁰, de l'autre celui qui s'efforcera désespérément d'incarner le « *fiet unum ovile et unus pastor* » célébré par Hernando de Acuña dans un fameux sonnet⁴¹.

Martin Luther arriva le 16 avril porté par le peuple. Reçu le lendemain, il parut timide, hésitant, décevant. Aux deux questions posées : « Reconnaissait-il comme siens les ouvrages... ? Rétractait-il les affirmations erronées... ? ». Il répondit oui à la première mais demanda un délai pour la seconde : « C'est une affaire de foi où le salut des âmes se joue et

39. Selon SANTA CRUZ : « à ce moment-là, même si les bons chrétiens respectueux des préceptes de l'Église étaient nombreux, ceux qui étaient de tout cœur avec Luther n'étaient pas rares non plus à la cour de l'Empereur ».

40. A. G. DICKENS, *La Réforme et la société du XVI^e siècle*, Flammarion, 1969.

41. « *Ya se acerca, Señor, o es ya llegada/La edad gloriosa en que promete el Cielo/Una grey y un pastor sólo en el suelo/ Por suerte a vuestros tiempos reservada* » [soit : « Voici que s'approche, Seigneur, le voici/L'âge glorieux où le Ciel nous promet/Un unique troupeau et un seul berger/Par chance à votre époque réservée »] ; le sonnet se termine par ce vers emblématique : « *Un monarca, un Imperio y una espada* ».

qui concerne la Parole de Dieu... ». Le lendemain 18 avril 1521 ce n'était plus le même homme qui affrontait le sommet du pouvoir. Il fit un discours impressionnant, parlait trop : qu'il réponde à la question, se rétractait-il oui ou non ? La réponse de Luther, qui fit le tour de l'Allemagne, marqua le point de non-retour : « ma conscience est captive des paroles de Dieu, je ne puis ni ne veux me rétracter en rien, car il n'est ni sûr ni honnête de parler contre sa conscience ». L'Empereur à qui l'on a traduit en gros ses paroles leva la séance. Brouhaha, tumulte, acclamations et... menaces. Car la cour qui accompagnait Charles Quint comptait aussi des seigneurs espagnols avec leur foule de serviteurs ; eux qui avaient l'esprit trempé par huit siècles de croisade intérieure et un demi-siècle de pratique inquisitoriale ne feraient nul quartier à l'hérétique !

Si la nuit du 17 au 18 fut pour le frère Martin une nuit d'angoisse, la suivante le fut pour Charles Quint. Il rédigea au cours de cette nuit blanche une profession de foi sans précédent, dont on donna lecture le lendemain. Il prononce alors, selon Juan Manuel González Cremona, « les paroles par lesquelles il entre, réellement et définitivement, dans l'âge adulte⁴² ». Il invoquait la foi de ses ancêtres et s'inscrivait dans leur fidélité. La position de Luther, seul face à l'Église millénaire, était indéfendable : « car il est certain qu'un seul frère erre en son opinion, laquelle est contre toute la chrétienté, tant du temps passé mille ans et plus que du présent... ». Il s'engageait alors – nous sommes au cœur du texte – à tout sacrifier à la défense de cette foi : « par quoi suis déterminé toutellement y employer mes royaumes et seigneuries, mes amis, mon corps, mon sang, ma vie et mon âme ». Il n'avait que trop écouté Luther, il le bannirait de l'Empire, tout en lui garantissant, pour l'heure, la vie sauve : « qu'incontinent selon la forme du mandat il soit ramené, en gardant la teneur de son sauf-conduit. Et suis délibéré me conduire et procéder à l'encontre de lui comme contre notoire hérétique ».

Cette déclaration est capitale pour l'intelligence du règne, comme l'a souligné S.A.I.R. Otto de Habsbourg : « son argumentation contient déjà tous les éléments de ce qui allait devenir la politique religieuse impériale au cours des trente-cinq années qui devaient suivre⁴³ ». Cet engagement déterminait le reste de sa vie. Le texte parle de lui-même, plus qu'une déclaration politique c'est une vraie profession de foi, adressée de surcroît *via* l'Empire au monde entier. C'était aussi sa première manifestation personnelle. Luther lui-même eut conscience de ce qui pesait sur ces jeunes épaules ; Karl Brandi a relevé dans le discours du frère Martin ce détail : « Luther s'en tenait à son point de vue : il avait dit aux États qu'il

42. Juan Manuel GONZÁLEZ CREMONA, *Carlos V, señor de dos mundos*, Planeta de Agostini, 1989/1996. M. Fernández ÁLVAREZ estime que cette nuit-là « fut pour Charles Quint la veillée d'armes de sa foi, si publiquement combattue », in *Carlos V, un hombre para Europa*, Austral, 1979/1999.

43. Otto de HABSBOURG, *Charles Quint. Un empereur pour l'Europe*, Bruxelles, Racine, 1999 (éd. allemande, 1967).

ne fallait pas, en persécutant la parole, charger les heureux débuts d'un jeune souverain d'un poids trop lourd».

Cette rude expérience confirma Charles Quint dans l'idée qu'il avait de sa mission et jamais il ne perdra de vue cette dimension religieuse. Mais il est aussi vrai qu'à partir de Worms la dissidence luthérienne prit une dimension politique. Le conflit que susciteront un quart de siècle plus tard les princes de la Ligue de Smalkalde le sera essentiellement, les protestants étant, outre des hérétiques, des rebelles. L'homme qui, en Allemagne, était passé, entre le 23 octobre 1520 et le 19 avril 1521, par cette double épreuve, n'était plus le morne adolescent qui avait tant déçu les Espagnols. L'onction reçue à Aix lui avait conféré un caractère sacré. Charles Quint ne l'a jamais oublié : c'est une des clefs du règne.

Entre mars et mai de cette année 1521, outre la comparution de Luther, de graves événements à la fois publics et privés⁴⁴ se produisirent qui empêchèrent l'Empereur de s'attarder en Allemagne. Il le rappellera lui-même trente ans plus tard dans ses *Mémoires*⁴⁵, qui frappent par leur laconisme et par l'association qu'il fait entre dissidence luthérienne et *comunidades*:

L'Empereur tint la première Diète à Worms. En ce temps commencèrent à pulluler les hérésies de Luther en Allemagne et les *comunidades* en Espagne. Et pendant la même diète, Messire de la Mark commença la guerre. Pour ces raisons, et pour certaines pratiques que le roi de France entretenait en Italie et avec les *comunidades* en Espagne, éclatèrent en 1521 les guerres entre Sa Majesté Impériale et le roi de France, et elles continuèrent jusqu'en 1525. En conséquence, l'empereur fut contraint de clore ladite diète, plutôt comme il le put que comme il désirait ou pensait le faire, puis il partit pour résister à ces guerres⁴⁶.



Le roi de France avait mis à profit cette difficile situation pour l'attaquer sur deux fronts. Charles Quint affrontera la France à cinq reprises dont quatre sous François I^{er}. Les causes de cette hostilité étaient : le contentieux entre Valois et Bourgogne, autour de cette province, que Louis XI avait arrachée à la fille du défunt Charles le Téméraire, Marie, aïeule de l'Empereur ; la rancœur de François I^{er}, qui posa lui aussi sa candidature à l'Empire pour contrer celle de Charles ; la politique hégémonique menée en Italie : depuis la descente de Charles VIII sur Naples

44. L'Empereur perdit alors ses plus proches conseillers dont monsieur de Chièvres.

45. Il avait dicté en juin 1550 à Guillaume Van Male ces notes destinées à l'élaboration d'une histoire du règne en latin. Outre l'édition de Morel-Fatio de 1913 (en référence ici) on trouvera une version espagnole dans le vol. IV du *Corpus...* de M. FERNÁNDEZ ÁLVAREZ.

46. Pour donner la mesure de ces années-là : au même moment avait lieu la conquête des territoires de la confédération aztèque par Ferdinand Cortès, et Magellan bouclait la première circumnavigation de la terre.

en 1494 la péninsule était devenue le terrain de jeu des rois de France, un flambeau que François I^{er} s'empessa de reprendre – l'enjeu majeur étant le Milanais, fief d'Empire et lieu de passage vital pour l'Empereur, la région sera la pomme de discorde⁴⁷. Tout comme la Navarre espagnole prise à la maison d'Albret en 1512 par Ferdinand d'Aragon. La situation géographique : Charles Quint cernant la France qui, elle-même, séparait ses terres patrimoniales. Et la puissance même des Habsbourg qui, en tant que telle, irritait les autres États.

Le premier conflit (1521-1526) greva les cinq premières années du règne. François I^{er}, roi de France⁴⁸, ne supporta pas de voir Charles de Gand – qui, en tant que comte de Flandres, était son vassal – accéder à l'Empire, qui le plaçait en position d'indiscutable supériorité. Il saisit donc la première occasion pour lui faire obstacle : sachant son jeune rival aux prises avec les *comunidades* d'une part et les problèmes soulevés par la Diète de l'autre, il tenta d'envenimer la situation au nord et au sud, en provoquant deux agressions simultanées contre ses domaines patrimoniaux : d'un côté Robert de La Marck, seigneur de Sedan et maréchal de France, accepta (moyennant finances) d'envahir le Luxembourg⁴⁹ ; de l'autre, Henri d'Albret, incité par le roi, entreprit la « reconquête » de la Navarre. On ne fut pas dupe dans le camp impérial : « le 1^{er} avril, l'ambassadeur impérial Naturelli adressa à François I^{er} des protestations véhémentes, l'accusant d'être l'instigateur de ces invasions. Le roi se déclara indigné par ces accusations. Ces inutiles dénégations ne trompèrent pas Charles Quint⁵⁰ ». Malgré la difficulté de sa situation celui-ci surmonta ces deux premiers conflits.

Mais le souci majeur de François I^{er} demeurait sa position en Italie, qui sera au cœur des guerres suivantes. Partis pour prendre Naples⁵¹ les Français furent battus en avril 1522 au lieu-dit La Bicoca près de Milan. L'Empereur ayant, en conséquence, confié le duché⁵² aux Sforza, François I^{er} prit la tête d'une nouvelle offensive avec la fleur de son armée, et donc de la noblesse de France. D'abord victorieux il fit, par sa témérité, tourner la chance : ce fut Pavie, avec les conséquences que l'on sait, à l'aube du 24 février 1525.

Puis ce sera l'enchaînement des conflits, jusqu'à la trêve de Vaucelles signée le 5 février 1556 par un Charles Quint sans illusion quant aux

47. François I^{er} craignait pour sa situation en Italie et non pour le royaume comme en atteste ce message : « Vous entendez assez la cause qui me meut de parvenir à l'Empire, qui est pour obvier que le dit roy catholique ne le soit. S'il y parvenait, vu la grandeur des royaumes et seigneuries qu'il tient, cela me pourrait par succession de temps porter un préjudice inestimable, il serait toujours en doute et soupçon, et n'est à douter qu'il mettrait bonne peine de me jeter hors de l'Italie », cité par Robert J. KNECHT, *Un prince de la Renaissance. François I^{er} et son royaume*, Fayard, 1998 (éd. anglaise, 1994).

48. Pensons au vers de Du Bellay : « Car rien n'est après Dieu si grand qu'un roy de France ».

49. Duc de Luxembourg fut le tout premier titre de Charles enfant : on l'appelait *Monsieur de Luxembourg*.

50. R. J. KNECHT, *Un prince...*, *op. cit.* Voir aussi Jean JACQUART, *François I^{er}*, Fayard, 1981.

51. Qui appartenait à la Couronne d'Aragon.

52. Milan étant fief d'Empire c'est à l'empereur qu'en revenait l'investiture.

intentions du roi de France. Ce dernier, comme son père en 1521, voulut exploiter la situation délicate du nouveau souverain, Philippe II, dont on connaissait l'inexpérience en matière militaire, la situation financière critique léguée par son père, et la position difficile aux Pays-Bas. Henri II, mobilisant ses meilleures forces se lança vers le nord. Mais à nouveau les Espagnols – qui partaient perdants – l'emportèrent : Saint-Quentin, août 1557... L'Empereur suivit dans l'angoisse les événements depuis Yuste. Philippe II, qui n'avait pas cherché la guerre, obtint du coup ce dont son père n'aurait pas osé rêver : une paix durable avec la France...

Les contemporains avaient conscience de ce que signifiait cette rivalité, au point que de part et d'autre des Pyrénées cela devint un lieu commun. Un témoin français de ces conflits – qui fut aussi soldat – écrivait en ce sens :

La guerre recommença entre le roi François et l'Empereur, plus âpre que jamais, lui pour nous chasser de l'Italie et nous pour la conserver ; mais ce n'a été que pour y servir de tombeau à un monde de braves et vaillants Français. Dieu fit naître ces deux grands princes ennemis jurés et envieux de la grandeur l'un de l'autre, ce qui a coûté la vie à deux cent mille personnes, et la ruine d'un million de familles, et enfin l'un ni l'autre n'en ont rapporté qu'un repentir d'être cause de tant de misères. Que si Dieu eût voulu que ces deux monarques se fussent entendus, la terre eût tremblé sous eux, et Soliman, qui a vécu en même temps, eût eu assez affaire à sauver son état, au lieu que cependant il l'a étendu de tous côtés. L'Empereur a été un grand prince, lequel toutefois n'a surmonté notre maître que de bonheur⁵³ pendant sa vie et de ce que Dieu lui a fait la grâce de pleurer ses péchés dans un couvent deux ou trois ans avant de mourir⁵⁴.

Voici, en pendant, l'avis d'un Espagnol, le frère Francisco de Vitoria, qui écrivait au Connétable de Castille :

Moi pour l'heure je ne demanderais qu'une faveur à Dieu, c'est de susciter chez ces deux princes des sentiments fraternels, comme la parenté qui les unit⁵⁵, car si c'était le cas il n'y aurait plus un hérétique dans l'Église, et pas plus de Maures qu'ils ne le voudraient, et l'Église se réformerait que le Pape voulût ou non ; et tant que je ne verrai pas cela je ne miserai pas un sou sur le Concile, ni sur quelque remède ou ingénieux projet qu'on puisse imaginer⁵⁶.



53. C'est-à-dire « par chance ».

54. Blaise de MONTLUC, *Commentaires 1521-1576*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1964 (orth. modernisée).

55. Allusion à leur parenté par les Valois, la maison de Bourgogne étant une branche cadette.

56. Cité par Juan SÁNCHEZ MONTES, *Franceses, protestantes, turcos. Los Españoles ante la política internacional de Carlos V*, Univ. de Granada, 1995 (éd. orig., 1951).

L'avènement du jeune Charles coïncida avec celui d'un autre géant politique, le sultan Soliman I^{er} à la tête d'un autre empire : l'empire ottoman, idéologiquement opposé au Saint-Empire. Les chroniqueurs ont souligné à plaisir cette formidable concomitance. Le jeune sultan avait alors, comme François I^{er}, vingt-six ans. Fernand Braudel a relevé le parallélisme « entre la poussée des deux monstres politiques, l'un à l'est, l'autre à l'ouest de la mer intérieure, les Osmanlis d'un côté, les Habsbourg de l'autre ». Une comparaison qui a ses limites car l'empire de Soliman avait tout ce qui manquait à Charles Quint : continuité territoriale, pouvoir absolu, centralisation, ressources inépuisables... Jamais le sultan ne connut l'ombre des soucis financiers qui accablèrent l'Empereur. Quant au plan militaire « au XVI^e siècle, les Turcs avaient ajouté aux dons guerriers d'une peuplade nomade la complexité d'une organisation militaire sans égale en Europe jusqu'au XVII^e »⁵⁷. Des avantages que renforcerait bientôt la division de la chrétienté.

L'ambition des deux hommes différait aussi. L'Empereur devait défendre et conserver l'intégrité de ses territoires. Le sultan suivait une tradition dynastique marquée par une volonté expansionniste. Sa titulature – après l'énoncé des nombreux pays « conquis par la puissance subjugatrice de mes aïeux illustres et de mes ancêtres éminents » – se termine par « ainsi que d'un grand nombre de contrées que mon Auguste Majesté a également acquises avec mon glaive flamboyant et mon sabre victorieux ». Avant la naissance de Charles Quint, les terres des Habsbourg avaient eu à redouter les exactions des Ottomans sous les sultans précédents : Mehmed II, Bâyecîd II et Selîm I (1512-1520). Ce dernier doubla la surface de l'Empire, lui ajoutant d'immenses territoires à l'est et au sud : en quatre ans il avait conquis la Syrie, la Palestine, la Mer Rouge, toute l'Égypte et une partie de l'Arabie, ce qui le constituait en Commandeur des Croyants, protecteur du pèlerinage aux lieux saints de l'Islam. Ainsi, lorsqu'il meurt, « toute menace est écartée. Fort d'une armée, la première de son temps, de finances prospères, l'Empire ottoman va connaître le plus glorieux de ses sultans : Soliman »⁵⁸.

C'est lui que devront affronter Charles Quint et Ferdinand, car il infléchit la politique expansionniste de ses prédécesseurs, délaissant la Perse pour se tourner « vers d'autres adversaires qui lui étaient plus naturels : les mécréants d'Europe »⁵⁹. Selon la tradition il devait marquer son intronisation par une campagne militaire : ce serait aux dépens de Belgrade et de Rhodes où son illustre père avait échoué. La conjoncture lui était favorable, le centre de l'Europe était très affaibli, et l'Occident, qui entrait dans une période de troubles, serait impuissant : « tout indiquait aux Hongrois

57. Paul COLES, *La lutte contre les Turcs*, Flammarion, 1969 (éd. anglaise, 1968).

58. André CLOT, *Soliman le Magnifique*, Fayard, 1983.

59. Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT, « L'apogée de l'Empire ottoman : les événements (1512-1606) », in Robert MANTRAN (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, Fayard, 1989.

qu'une nouvelle vague turque les menaçait. Ils appelèrent l'Europe à l'aide, mais elle se déroba. Venise, le pape, le roi de Pologne, l'empereur, chacun trouva prétexte à ne pas intervenir. Le mois même où l'envoyé hongrois l'appelait à l'aide, Martin Luther brisait ses liens avec l'Église. On avait autre chose à faire en Allemagne que de s'occuper des Turcs⁶⁰.

Ainsi, tandis que le nouvel empereur tenait à Worms sa première Diète au milieu des problèmes que l'on sait, le nouveau sultan fonçait sur l'Europe centrale, avec Belgrade pour objectif, qui céda en août 1521 : jamais le Turc ne s'était approché autant de l'Autriche... L'Empereur était conscient de ce qui se jouait dans les Balkans, le discours qu'il prononça devant les Cortès réunies à Valladolid le 14 juillet 1523 le prouve. Le premier point qu'il évoqua – et longuement – fut l'agression ottomane :

Si l'on n'y fait pas obstacle à l'aide d'une grande et puissante armée, Sa Majesté craint que ce soit, étant donné les cartes que Soliman a en main, la destruction totale et la perte de la chrétienté ; car à partir de là ledit Turc pourra faire irruption, sans que rien ne l'empêche, devant Naples, la Sicile et l'Italie, et dans les territoires que Sa Majesté et l'illustrissime Infant, son frère, ont en Allemagne et qui se trouvent être les plus proches de lui.

On connaît la suite. Le 29 août 1526 Soliman avec cent mille hommes et trois cents canons remportait à Mohàcs sa plus grande victoire ; en deux heures l'héroïque cavalerie hongroise était anéantie et avec elle presque toute la noblesse : un Azincourt à la hongroise... Toute résistance ayant disparu, le vainqueur entra dans Buda le 11 septembre. L'événement eut, cette fois, un grand retentissement. Personne ne croyait que les Turcs s'aventureraient ainsi dans les Balkans, et ces deux victoires rapprochaient dangereusement leurs frontières du cœur de l'Europe. D'ailleurs ils seraient devant Vienne en 1529 et en 1532... Or, dans ce qui restait de Hongrie, la succession était ouverte car parmi les morts figurait le roi Louis II, le jeune époux de Marie alias Marie de Hongrie, sœur de l'Empereur. La couronne étant élective et non héréditaire, après des péripéties compliquées – où sultan et roi de France intervinrent en sous-main – la Hongrie se retrouva avec deux rois : Jan Zapolya et Ferdinand, qui l'emporta⁶¹.

Soliman rôdait aussi en Méditerranée car au XVI^e siècle la Turquie s'est transformée en véritable puissance maritime. La conquête de la Syrie et de l'Égypte en 1517 « allongea prodigieusement les côtes de l'Empire ottoman, ajoutant aux possessions du Sultan des grands ports et des populations de traditions et d'expérience maritimes. Une fois établis en Égypte, les Ottomans purent également nouer des relations étroites avec leurs coreligionnaires vivant dans les États pirates de Tripoli jusqu'au Maroc⁶² ».

60. *Ibid.*

61. Nous sommes aux origines de l'empire austro-hongrois. La puissance des Habsbourg ne faisait que croître.

62. Paul COLES, *La lutte...*, *op. cit.*

au grand dam des sujets espagnols et italiens de Charles Quint. Comme précédemment, les Turcs prirent l'initiative : un an après Belgrade, Soliman s'illustrait en prenant Rhodes, où les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem gardaient depuis 1310 une puissante forteresse militaire⁶³ qui dominait la voie maritime Istanbul-Alexandrie. Le sultan, qui savait que personne ne volerait à leur secours, entreprit le 1^{er} juin 1522 le siège de l'île, qui fut terrible. Les chiffres sont parlants : les chevaliers luttèrent à un contre trente avant de se rendre faute de munitions. Le 1^{er} janvier 1523, après une résistance héroïque, les Hospitaliers quittaient Rhodes : les Ottomans étaient maîtres de l'île. L'indifférence de l'Occident, trop occupé par ses divisions politiques et religieuses, les avait aidés. Un contemporain comme Brantôme en faisait le constat désabusé : « ainsi se perdit cette belle île et ville de Rhodes, qui servait de rempart à toute la Chrétienté et de terreur à toute la Turquie ». Dorénavant l'île servirait de base à Soliman pour ses opérations maritimes contre l'Empereur, et celui-ci pourrait compter – grâce à Malte⁶⁴ – sur l'aide précieuse des Chevaliers, experts en guerre navale. F. Braudel souligne ainsi l'importance de Malte : « Sa position, à la charnière médiane de la mer, lui donne sa valeur stratégique. Sa mission est à la fois d'offrir une base aux flottes hispaniques, de résister aux armadas turques, de défendre son propre territoire contre les attaques des corsaires⁶⁵ ». Et cela s'était joué en 1522, au tout début du règne de l'Empereur.



Moins d'un lustre plus tard, alors que le roi le plus puissant, auréolé du prestige de Marignan, allié à un pape tortueux, et certain de gagner, lançait contre lui une offensive mortifère, Charles Quint mettait l'un et l'autre⁶⁶ à genoux, à la stupéfaction générale. La puissance des Habsbourg, acquise par héritage, allait dorénavant de pair avec la force politique et militaire : les autres États s'acharneront à la combattre à défaut de l'abattre. En effet cette extraordinaire fortune suscita un nouveau concept politique. Selon Jean Delumeau « l'époque de la Renaissance est celle où l'Europe s'est définie politiquement, découvrant la règle d'or de l'équilibre entre puissances. Un rapport de force a remplacé l'idéal de l'unité européenne réalisée sous l'autorité de l'empereur⁶⁷ ». Et Jean-Baptiste Duroselle précise que :

63. Selon André CLOT : « *La discipline de fer qui régnait parmi les Chevaliers faisait de l'Ordre une puissance redoutable* ». Voir aussi Claude PETIET, *Des chevaliers de Rhodes aux chevaliers de Malte. Villiers de l'Isle-Adam*, France-Empire, 1994.

64. Qu'il offrit en 1530 – au titre de roi d'Aragon – aux Hospitaliers en quête de patrie, moyennant un faucon par an.

65. F. BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1^{re} éd., 1949).

66. Victoire de Pavie, 24 février 1525 (Charles a vingt-cinq ans ce jour-là) : François I^{er} est vaincu et prisonnier... Sac de Rome, 6 mai 1527 : le sort du pape Clément VII est entre les mains de l'empereur.

67. In *La Civilisation de la Renaissance*, Arthaud, 1967.

C'est au XVI^e siècle que la dislocation de la chrétienté fait apparaître la notion d'équilibre européen. Autrement dit, lorsque le système international est fondé sur la pluralité des États souverains, l'ambition de l'un d'entre eux ne peut être freinée que de deux façons : par l'existence d'une communauté supérieure organique – telle que la chrétienté médiévale à certains moments de son histoire – ; ou bien par un jeu de poids et de contrepoids, de forces et de contre-forces. Charles Quint, roi d'Espagne, fut le dernier à promouvoir un vaste Empire occidental. Les autres monarchies l'empêchèrent d'y parvenir⁶⁸.

Les deux conceptions allaient s'affronter, et au sein de cette opposition se situe le complexe de « la France encerclée » ; un topique que F. Braudel nuançait en ces termes : « on a toujours dit qu'elle était encerclée par les possessions des Habsbourgs. Mais si leur Empire la menace du dehors, elle le menace, elle, du dedans, et des deux périls qui dira le plus grand ? », et auquel P. Chaunu oppose la puissance du royaume qui constituait un facteur de déséquilibre géopolitique, car jusqu'à l'élection impériale c'était plutôt la France qui inquiétait ses voisins, ce qui explique la politique matrimoniale des Habsbourgs et des Trastamares⁶⁹. Mais le double avènement de Charles inversait le déséquilibre, ce que ne pouvaient tolérer ni le roi de France ni le pape, qui voyait ses États pris en tenaille entre les possessions italiennes méridionales de Charles-roi d'Espagne, et le nord de la Péninsule inféodé à Charles-empereur. Par ailleurs, cette catégorie politique nouvelle d'« équilibre des forces » allait de concert avec l'affirmation de la « raison d'État » et de sa toute-puissance, ce qu'un célèbre Florentin avait posé en axiome dans un opuscule promis à la fortune que l'on sait⁷⁰.

Dès 1521 les grandes directions du règne sont donc tracées, les ennemis déclarés : les grands « fronts » établis. L'Empereur sera confronté alternativement ou conjointement à quatre grands problèmes récurrents : l'hostilité d'un roi de France disposé à s'allier avec le Pape, le Turc ou le Diable pour contrebalancer son pouvoir ; la menace ottomane sur le flanc oriental de l'Empire et en Méditerranée occidentale ; la lutte contre les protestants, ses propres sujets ; l'épuisant combat pour amener le pape à prendre en main la réforme de l'Église.

Telle sera sa « croix » en ce monde que chaque succès de Charles Quint lui vaudra un nouveau conflit. Charles de Gand, qu'au départ personne ne prenait au sérieux était devenu, en cinq ans, le plus puissant souverain d'Europe. On le craint désormais, donc on le respecte et on l'envie, mais on le déteste ! Des sentiments dont son successeur – avec ses royaumes,

68. In *L'Europe. Histoire de ses peuples*, Perrin, 1990.

69. P. CHAUNU, *L'Espagne de Charles Quint*, SEDES, 1973.

70. *Le Prince* de Machiavel est contemporain de la *Institutio Principis Christiani*, ce « miroir des princes » rédigé par Érasme en 1516 pour le jeune Charles : leur philosophie politique est radicalement contradictoire.

la puissance et la gloire – héritera aussi. Ses adversaires eurent tôt fait d'embrasser dans ce sentiment trouble et complexe le souverain et ses sujets : Charles Quint et les Espagnols ne faisaient qu'un... Ainsi l'Espagne a-t-elle partagé le destin hors du commun d'un homme qui ne l'était pas moins.

Aux Cortès, Charles I^{er} s'était engagé devant ses sujets espagnols. À Aix, Charles Quint s'était engagé devant ses sujets germaniques et devant l'Église. Or il apparut bientôt que les intérêts des uns et des autres seraient antagoniques... Charles Quint sera ainsi, sa vie durant, sur le pied de guerre, de plus en plus à mesure que son pouvoir grandissant et son invincibilité susciteront crainte, haine et jalousie chez les autres puissances, y compris Rome⁷¹.



Cet homme, qui avait fait si piètre impression aux Espagnols, ce prince taciturne et ingrat, était en fait animé d'une étonnante force intérieure, qui se révéla en Allemagne au tout début de son règne impérial. Aguerri par ces premières mais rudes épreuves, c'est un autre homme qui regagne la Péninsule en juillet 1522. Les Espagnols le perçurent immédiatement : l'hostilité méprisante fit place au respect et à l'adhésion. L'Espagne, à commencer par sa noblesse, serait désormais en ordre de bataille derrière son souverain. Après l'échec de la première rencontre elle se montrera solidaire de son roi et fidèle, même au prix fort qu'elle dut payer. Commençaient alors un processus qualifié par les historiens d'« *hispanisation* » de Charles Quint et, parallèlement, selon les termes de M. Fernández Álvarez, une certaine « *impérialisation* » de l'Espagne, qui deviendra – sans faire partie de l'Empire – la pierre angulaire de la politique impériale.

71. J. SÁNCHEZ MONTES a relevé ce paradoxe : « *L'Empereur Charles Quint eut à traiter avec des papes aux caractères les plus divers. Il fut plus d'une fois déçu par eux. Par leur attitude ils creusèrent les fissures de la communauté chrétienne. Ils s'attirèrent d'ailleurs l'animadversion de nombreux Espagnols, qui virent en eux un pouvoir opposé aux buts recherchés par Charles Quint. Le peuple espagnol, engagé dans ces "guerras divinales", se voyait entravé par un pouvoir contraire. Mais un pouvoir qui représentait aussi, à son degré suprême, la Chrétienté. C'était une ornière dont il était difficile de sortir. Il faudrait s'opposer au Pape en tant que prince italien mais le respecter en tant que Vicaire du Christ* », in *Franceses...*, op. cit.